

NUMÉRO 73 | PRINTEMPS 2018

PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

DIVERSITÉ et création littéraire en Ontario français

Mot du rédacteur en chef p. 3

À l'honneur p. 12

La parole aux auteurs p. 15



Les Salons du livre en 2018-2019

Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue
du 24 au 27 mai 2018
<http://www.slat.qc.ca/>

Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean
du 27 au 30 septembre 2018 au Delta Saguenay et Centre des congrès
<https://salondulivre.ca/>

Salon du livre de l'Estrie
au Centre de foires de Sherbrooke
du 11 au 14 octobre 2018
<http://www.salondulivredelestrie.com/>

Salon du livre de Dieppe, N-B,
du 18 au 21 octobre 2018
au Collège communautaire du N.-B.
Campus de Dieppe
<https://www.salondulivredieppe.com/>

Salon du livre de Rimouski
du 1^{er} au 4 novembre 2018
au Centre de congrès de l'Hôtel Rimouski
<http://www.salondulivrederimouski.ca/>

Salon du livre de Montréal
du 14 au 19 novembre 2018
à la Place Bonaventure
<http://www.salondulivredemontreal.com/>

Salon du livre de Toronto
du 28 novembre au 1^{er} décembre 2018 à la Bibliothèque de référence
<https://www.salondulivredetoronto.com/>

Salon du livre de l'Outaouais
du 28 février au 3 mars 2019
au Palais des congrès de Gatineau
<https://slo.qc.ca/>

Salon international du livre de Québec
du 10 au 14 avril 2019
au Centre des congrès de Québec
<http://www.silq.ca/>

LES FONDEMENTS DE L'AAOF

MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

VALEURS

Dans l'accomplissement de sa mission, l'AAOF souscrit aux valeurs fondamentales suivantes :

Engagement

L'AAOF s'engage à soutenir ses membres et leurs écrits et à mettre en valeur leurs activités.

Leadership

L'AAOF est la voix de ses membres dans la société. Elle interagit avec le milieu artistique et culturel, de même qu'avec les élus, ministères, agences gouvernementales et organismes poursuivant des objectifs de nature à favoriser ses membres et leurs œuvres afin de bâtir un secteur littéraire plus fort. Au besoin, elle se fait porte-parole pour s'assurer que ses membres et leurs écrits sont reconnus à leur juste valeur.

VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

Diversité

L'AAOF reconnaît la diversité de ses membres, de leurs œuvres et des collectivités, en pratiquant l'inclusion dans ses activités.

Transparence

L'AAOF est ouverte envers ses membres et ses bailleurs de fonds. Elle fait preuve de responsabilité, de franchise et d'intégrité dans ses démarches.

Excellence

L'AAOF ne juge pas le travail des auteurs. Elle encourage l'excellence chez ses membres et maintient des standards soutenus dans ses démarches.

PARTICIPE PRÉSENT

est publié/diffusé par l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

Conseil d'administration

Éric Charlebois, président
Gabriel Osson, vice-président
Michèle Vinet, secrétaire-trésorière

Conseillères et conseillers :

Daniel Groleau Landry
Hélène Koscielniak
Claude Forand
Marie-Josée Martin

Équipe du Participe présent

Pierre-Luc Landry, rédacteur en chef
Sylvie Bérard, rédactrice
Marie-Josée Martin, rédactrice
Melchior Mbonimpa, rédacteur
Paul-François Sylvestre, rédacteur

Correction : Mille et une pages

Graphisme : Alain Bernard

Impression : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques

Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

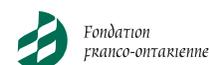
335-B, rue Cumberland,
Ottawa (Ontario) K1N 7J3
Téléphone: 613 744-0902
Télécopieur: 613 744-6915
Courriel: dg@aaof.ca
Internet: www.aaof.ca

Direction générale : Yves Turbide

Comptabilité : Nadine Gauvreau

Communications : Grace Busanga
Numéro 73, printemps 2018

L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds :



MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF

La littérature franco-ontarienne est-elle trop blanche, trop masculine, trop hétéronormée?

Le combat identitaire et la lutte pour la survie du fait français en Ontario occultent-ils les défis auxquels font face d'autres communautés marginalisées? Y a-t-il de la place dans le corpus littéraire franco-ontarien pour des prises de parole différentes de celle du francophone ou de la francophone écrivant en milieu minoritaire? Quelle place est faite, dans l'histoire et les pratiques culturelles de l'Ontario français, à la reconnaissance des territoires traditionnels des peuples autochtones, premiers occupants, gardiens et protecteurs de l'Île de la Tortue et de son écosystème? La littérature franco-ontarienne représente-t-elle différemment ces autres formes de domination que peuvent constituer le sexe, le genre, la race, l'orientation sexuelle, les classes sociales, le handicap, etc.? Ou encore: les représente-t-elle, tout simplement?

Ces questions, et bien d'autres encore, structurent ce numéro du bulletin *Participe présent*. Nous les avons posées à quatre membres de l'AAOF, qui ont eu pour mandat d'explorer, à partir de leurs postures respectives, la diversité de la littérature franco-ontarienne. En premier lieu, Marie-Josée Martin, dans un texte à la fois personnel et social, explore le sujet du handicap et de la capacité; elle réfléchit aux obstacles qui se présentent aux auteurs et autrices à mobilité réduite dans l'exercice de leur art. Évoquant Stephen Hawking, Samuel de Champlain et la reine Elizabeth II, elle propose de voir au-delà de l'inclusion et de promouvoir, plutôt, la pleine intégration à la scène culturelle franco-ontarienne des artistes vivant en situation de handicap. Le deuxième texte, signé par Melchior Mbonimpa, suggère que la langue française, dans le contexte littéraire ontarien, peut agir comme un refuge pour le romancier africain installé au Canada. Ici, ce sont Albert Camus, Bouddha et Robert Dickson qui sont évoqués, ainsi qu'au passage l'émission *Questions pour un champion* de la chaîne de télévision TV5. Pour sa part, Paul-François Sylvestre examine, à partir de la parution en 1976 de son livre *Propos pour une libération (homo)sexuelle*, l'évolution de la littérature LGBT+ écrite en français, par des auteurs et autrices ontarien·ne·s. Il s'intéresse au théâtre, aux revues de création, aux romans, à la poésie et à la littérature pour la jeunesse et formule, au terme de son parcours de lecture, quelques hypothèses sur l'avenir du « dire LGBT+ » dans la littérature franco-ontarienne. Finalement, le dossier se termine par une réflexion de Sylvie Bérard dans laquelle elle s'interroge sur la possibilité qu'il existe aujourd'hui une littérature autochtone franco-ontarienne. Réfléchissant à l'intersection difficile entre l'identité autochtone et l'identité francophone, elle en profite pour faire émerger un corpus de littérature orale et écrite qui pourrait jeter les bases de l'analyse de cette pratique souvent inaudible et invisible.



Pierre-Luc Landry
Photo: Benoit Laflamme

Ce portrait n'est évidemment pas exhaustif et comporte de multiples angles morts; le sujet de la diversité ne sera pas épuisé en quelques pages seulement. Il est tout de même important et urgent d'entamer la discussion, sur la place publique, afin que les questions essentielles soulevées par les textes recueillis dans ce numéro de *Participe présent* soient posées à nos institutions, à nos habitudes de consommation culturelle, à notre compréhension du milieu littéraire franco-ontarien.

«What ideas never surface because we imagine we already have all the answers?», demande Cherríe Moraga dans *This Bridge Called My Back*¹. Cette phrase, je l'écris partout depuis que je l'ai lue pour la première fois. Il me semble que si on se laisse guider par cette question importante, il sera plus facile pour nous de remettre en question nos manières d'appréhender le monde, ainsi que les taches aveugles de nos privilèges qui obstruent notre champ de vision.

Pierre-Luc Landry

¹ Cherríe Moraga (2015). «Catching Fire. Preface to the Fourth Edition», dans Cherríe Moraga & Gloria Anzaldúa, *This Bridge Called My Back. Writings by Radical Women of Color*, quatrième édition. Albany: SUNY Press, p. xix.

Champlain, Hawking et moi

par Marie-Josée Martin

Stephen Hawking est mort. Voilà à quoi je pense devant mon clavier. Un joyau. Perdu. Le Koh-i-noor.

Le Koh-i-noor est un diamant d'une pureté exceptionnelle autour duquel on pourrait imaginer tout un roman. Il orne la couronne d'Elizabeth II, mais l'Inde revendique périodiquement la possession de cette pierre qui, au fil des siècles, est passée entre les mains de nombreux rajahs et souverains. En cours de route, on l'a même retaillée pour rehausser sa brillance, mais elle a perdu au change quelques carats. Un roman, vous dis-je.

Un diamant qui présente une inclusion visible à l'œil nu a moins de valeur, parce qu'il est moins pur. D'où mon malaise face à l'utilisation du mot *inclusion* dans le discours sur l'ouverture aux différences. Ne me voyant pas comme une impureté, je préfère le mot *intégration*. Celui-ci implique que les éléments en présence se mêlent les uns aux autres et, par synergie, créent du neuf — un peu comme l'intégration de brisures de chocolat à une pâte à muffin donne un petit côté festif à un déjeuner autrement bien ordinaire. Ce sont toujours des muffins, mais leur saveur et leur texture ne sont plus les mêmes.

On sait qu'environ 7 % des Canadiennes et Canadiens ont un problème de mobilité

Mon handicap fait l'originalité de ma parole publique, lui donne sa saveur et sa texture.

Les brisures de chocolat ne plaisent pas à tout le monde, mais, a priori, on pourrait croire que la vie d'autrice ne comporte pas d'obstacles pour moi outre celui de savoir assembler les bons ingrédients pour contenter mon public. On pourrait même penser que j'ai un avantage. Après tout, Dany Laferrière dit que la première qualité d'un écrivain, c'est « d'avoir de bonnes fesses¹ », et rester assise, ça me connaît!

L'écrivaine que je suis doit éventuellement sortir de sa tanière pour réseauter avec d'autres personnes dans la communauté littéraire, perfectionner son art et promouvoir (vendre) ses créations. C'est là que je frappe un mur — pardon, un escalier.



Marie-Josée Martin
Photo : Valerie Keeler, Valberg Imaging

En effet, les organismes culturels, par souci d'économie, tendent à louer des espaces vieillis, souvent inaccessibles aux personnes à mobilité réduite. Même quand les espaces sont en gros accessibles, des obstacles importants peuvent attendre la personne handicapée qui ne se contente pas d'un rôle de spectatrice. Quand j'ai participé aux Correspondances d'Eastman², par exemple, il n'y avait pas de rampe pour me permettre de monter sur la scène, bien qu'on m'en avait promise une.

Le milieu culturel a encore du mal à imaginer qu'une personne comme moi puisse avoir une pratique artistique légitime³. Le public aussi : il conçoit qu'une « handi » écrive un témoignage émouvant sur les embûches dont elle a triomphé dans sa vie, mais pas qu'elle signe des œuvres de fiction. Vous me direz que j'ai fait un choix bien hasardeux en mettant en scène une fillette handicapée dans mon deuxième livre⁴, et vous avez raison : le risque d'équivoque

¹ *Journal d'un écrivain en pyjama*, Mémoire d'encrier, 2013.

² Festival littéraire tenu chaque été en Estrie (Québec).

³ Voir par exemple mon texte « Art + handicap : 8 choses à savoir », publié en ligne sur le site mariejoseemartin.com.

⁴ *Un jour, ils entendront mes silences*, Éditions David, 2012.

était grand. Un ras-le-bol face au discours capacitiste⁵ des médias m’a inspiré cette héroïne. Et je ne parle même pas de la littérature, qui réduit trop souvent les personnes handicapées à des caricatures, quand elle n’en fait pas carrément des monstres.

On ne dispose pas de statistiques fiables sur la pratique artistique des personnes en situation de handicap⁶. Toutefois, on sait qu’environ 7 % des Canadiennes et Canadiens ont un problème de mobilité⁷.

Aux obstacles architecturaux (escaliers et autres) s’ajoutent souvent des obstacles financiers pour les artistes en situation de handicap. Les gouvernements ont ajusté certains programmes pour réduire ces obstacles⁸; néanmoins, ils ne tiennent pas pleinement compte des répercussions que le fait de vivre avec un problème de mobilité ou un autre type de déficience peut avoir sur les frais de subsistance⁹. En effet, vivre avec un handicap coûte cher.

Et si, en vérité, Stephen Hawking avait réussi à cause de son handicap ?

Des préjugés peuvent aussi se conjuguer aux précédents obstacles et limiter les possibilités d’avancement de carrière pour les artistes en situation de handicap. Lorsque j’ai soumis ma candidature pour le projet d’écriture en mouvement qui allait aboutir au collectif *Sur les traces de Champlain: un voyage extraordinaire en 24 tableaux*¹⁰, on a formulé de sérieuses réserves sur ma capacité à tenir jusqu’au bout, physiquement. Si je m’étais montrée moins têtue, ma place

⁵ Fortement influencé par la médecine, le capacitisme est un système de croyances selon lequel la personne ayant une incapacité ou une déficience physique est moins digne d’être traitée avec respect, moins apte à contribuer à la société ou a intrinsèquement moins de valeur.

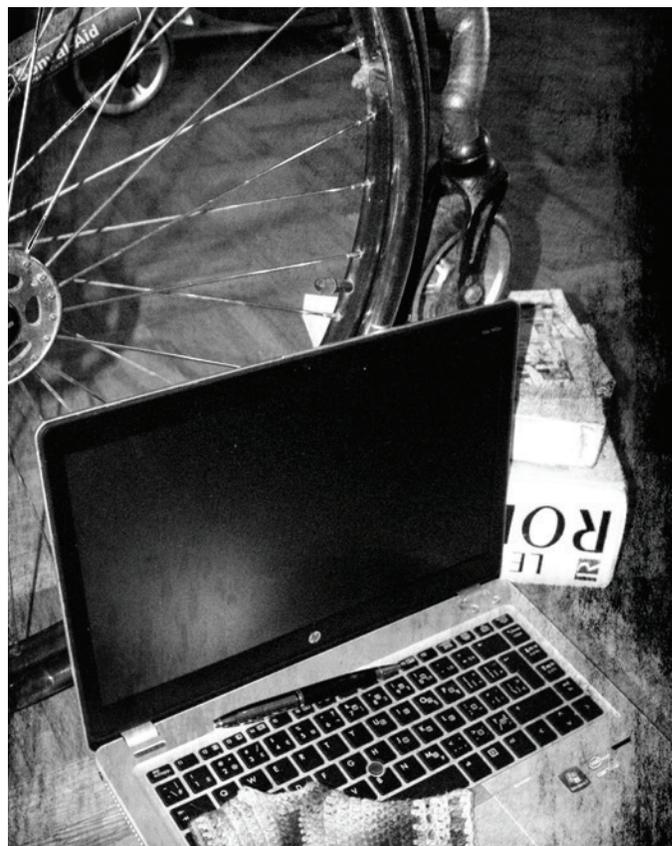
⁶ Rose Jacobson et Geoff McMurchy, *Regard sur la pratique des artistes handicapés et sourds du Canada*, 2011, en ligne sur le site conseildesarts.ca.

⁷ Statistique Canada, *L’incapacité au Canada: premiers résultats de l’Enquête canadienne sur l’incapacité*, 2015, en ligne sur le site statcan.gc.ca.

⁸ L’Ontario a récemment modifié son programme de soutien aux personnes handicapées (ODSP) pour que les bénéficiaires de ce programme puissent recevoir une subvention artistique sans être pénalisés.

⁹ Les politiques ne sont pas les mêmes partout, mais l’approche ontarienne semble reposer sur une supposition erronée, à savoir que les artistes en situation de handicap sont, toutes et tous, bénéficiaires du programme ODSP.

¹⁰ Collectif *Les 24 heures du roman*, Prise de Parole, 2015.



Autoportrait d’autrice, 2018

Photo : Marie-Josée Martin

aurait été offerte à quelqu’un d’autre. L’ironie, c’est que Champlain lui-même s’est trouvé en situation de handicap quand il a mis les pieds sur ce territoire, incapable de se déplacer, de s’orienter et de s’alimenter convenablement sans l’aide des Autochtones.

Stephen Hawking est mort. Voilà à quoi je pense devant mon clavier. Dans la tête de la plupart des gens, il a réussi *malgré* son handicap. Et si, en vérité, il avait réussi *à cause* de son handicap? Sa différence n’était pas une impureté, mais l’ingrédient qui a fait lever sa carrière, lui permettant de se consacrer plus pleinement à la recherche théorique. Son influence ne s’est en outre pas limitée au milieu savant: par ses apparitions dans diverses émissions télévisées, l’astrophysicien a contribué à rendre cool les sciences *et* les fauteuils roulants motorisés.

Bref, Hawking n’était pas une inclusion, mais un diamant, brillant comme le Koh-i-noor retaillé.

Je prends refuge dans la langue française

par Melchior Mbonimpa

À l'émission *Questions pour un champion* diffusée tous les jours sur TV5, il y avait un thème spécial pour le 21 mars: la Francophonie. L'une des questions posées aux candidats portait sur la personne qui a déclaré: «Ma patrie, c'est la langue française.» Le reste de la question s'énonçait comme suit: «... un écrivain dont le chef-d'œuvre, *L'étranger*, a été traduit en 60 langues.» Avant que l'animateur ait fini de dévoiler la question, tous les candidats avaient déjà compris qu'il s'agissait d'Albert Camus.

Une langue comme patrie! Mais pourquoi Camus n'a-t-il pas simplement affirmé: ma patrie, c'est la France? Je ne sais pas ce qu'il aurait répondu si on lui avait posé cette question. Mais je suppose qu'il en aurait profité pour souligner son appartenance à la diversité, car, jusqu'à un certain point, *L'étranger* c'est Camus lui-même: l'œuvre rappelle ses racines algériennes. Camus n'était pas un pur produit de la métropole, mais il se savait héritier, propriétaire et habitant de la langue française au même titre que n'importe quel autre Français. Sa déclaration avait sûrement une dimension revendicatrice.

**Plutôt que de revendiquer
la langue française comme
patrie ou comme habitat, je dirais
plutôt que l'Ontario français m'a
permis de me réfugier dans
la langue française**

Pour dire comment je perçois la réception des œuvres des auteurs de la diversité en Ontario français, le chemin le plus sûr est de parler de mon expérience de romancier dans le paysage de la littérature franco-ontarienne. Afin d'échapper au délire de la prétention, je ne m'emparerai pas de la formule camuséenne pour la porter comme une parure. Plutôt que de revendiquer la langue française comme patrie ou comme habitat, je dirais plutôt que l'Ontario français m'a permis de me réfugier dans la langue française. J'emprunte cette notion de refuge à la profession de foi du bouddhisme du petit véhicule: «Je prends refuge dans le Bouddha; je prends refuge dans le *Dharma* (enseignement du Bouddha); je prends refuge dans le *Samgha* (communauté monastique fondée par le Bouddha).» Je prends refuge dans la langue française, ici, en Ontario, et cela ne résulte d'aucun acte de bravoure de ma part. Le refuge m'a été offert gratuitement. Je ne l'ai pas conquis de haute lutte.



Melchior Mbonimpa

Je n'ai rien fait de flamboyant ou d'héroïque pour le mériter. Je m'explique brièvement.

Je suis arrivé à l'Université de Montréal comme étudiant étranger en 1987, sans aucune intention de rester au Canada. Au début, quand je racontais à mes condisciples québécois que dans mon pays d'origine même les morts n'étaient pas en sécurité, ils ne me croyaient pas. Puis, en 1988, quelques-uns d'entre eux ont suivi Céline Galipeau qui commentait au téléjournal des massacres qui avaient cours dans la région où j'ai vu le jour. Je me souviens de sa mise en garde: «Attention, certaines images sont difficiles.» Mes amis ont alors cessé de me considérer comme un affabulateur. Mieux: ils m'ont poussé à déposer un dossier de demande de citoyenneté canadienne qui a abouti assez rapidement avec leur soutien actif.

Quand, après mes études à Montréal, j'ai eu un emploi de professeur à l'Université de Sudbury, ma première préoccupation n'a pas été de participer à la vie culturelle de la communauté franco-ontarienne. J'étais entièrement occupé à faire mes preuves au niveau professionnel, à remplir les conditions pour obtenir la permanence et les promotions. Dix ans après mon arrivée à Sudbury, j'ai senti que ma carrière était bien lancée et que ma sécurité d'emploi était assurée. J'ai donc cédé à ma tentation de jeunesse : écrire de la fiction. En suivant la même stratégie que pour mes ouvrages académiques, j'ai établi une liste de dix maisons d'édition auxquelles j'ai envoyé le manuscrit de mon roman. Je savais que je pouvais essayer dix refus et j'étais prêt à recommencer l'opération.

J'étais entièrement occupé à faire mes preuves au niveau professionnel

Mais voilà que tout à fait par hasard, pendant que je prenais un verre avec un nouvel ami, Robert Dickson, je lui ai parlé de mon roman. Et il m'a posé la question : « As-tu envoyé ton manuscrit à notre maison d'édition ? » J'étais à Sudbury depuis dix ans et je ne savais pas que la maison en question, Prise de parole, avait ses quartiers dans ma ville. Encore une fois, sans aucun mérite, sans aucune planification stratégique de ma part, une communauté solidaire m'a été donnée. Elle m'a reconnu, m'a accueilli, m'a intégré de diverses manières et m'a permis de publier régulièrement.

Mes lecteurs d'ici m'ont donc encouragé à assumer la tâche d'introduire l'imaginaire africain dans la littérature franco-ontarienne

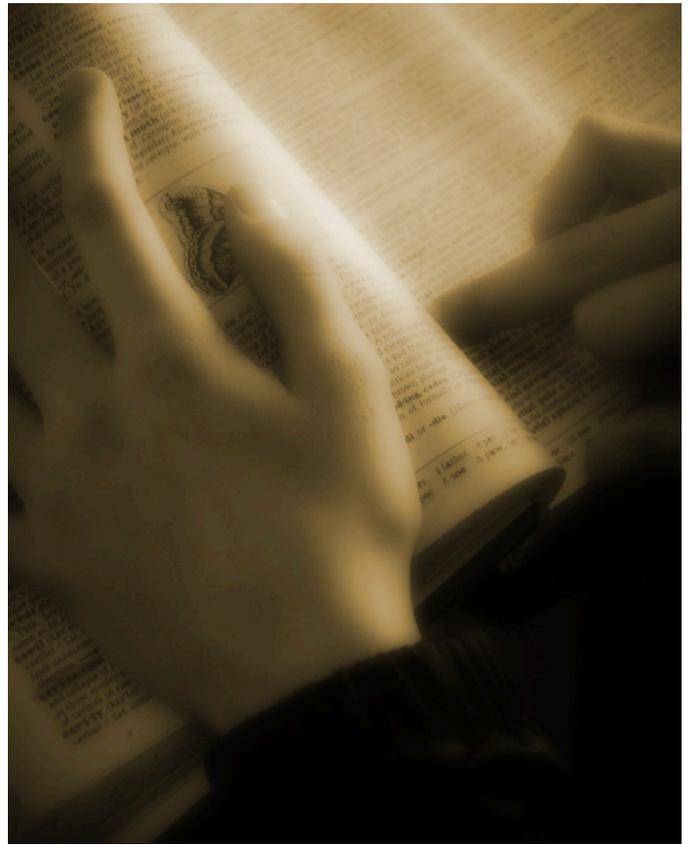


Photo : r. nial bradshaw

Au départ, je pensais que Robert Dickson avait pris un risque en m'invitant à soumettre mon manuscrit à Prise de parole. Je n'étais pas certain d'intéresser les lecteurs d'ici. Dans ce premier roman, l'intrigue, les personnages, le décor, tout me semblait trop loin de mon milieu d'accueil. Pourtant, mes craintes n'étaient pas fondées. J'avais oublié que le lecteur ne cherche pas seulement à reconnaître dans la fiction ce qui lui est déjà familier. Il cherche aussi à voyager, à se dépayser, à visiter d'autres provinces de notre commune humanité. Mes lecteurs d'ici m'ont donc encouragé à assumer la tâche d'introduire l'imaginaire africain dans la littérature franco-ontarienne. Je constate que dans les débats sur l'intégration des immigrants, ces derniers adoptent souvent un discours revendicateur qui est sans doute nécessaire. Mais je fais entendre un autre son de cloche en soulignant qu'il y a aussi en ce domaine des parcours réussis et des raisons de gratitude. Et je donne l'exemple de la littérature franco-ontarienne, qui favorise ce genre de succès en accueillant la diversité à bras ouverts.

Le dire LGBT+ dans la littérature franco-ontarienne

par Paul-François Sylvestre

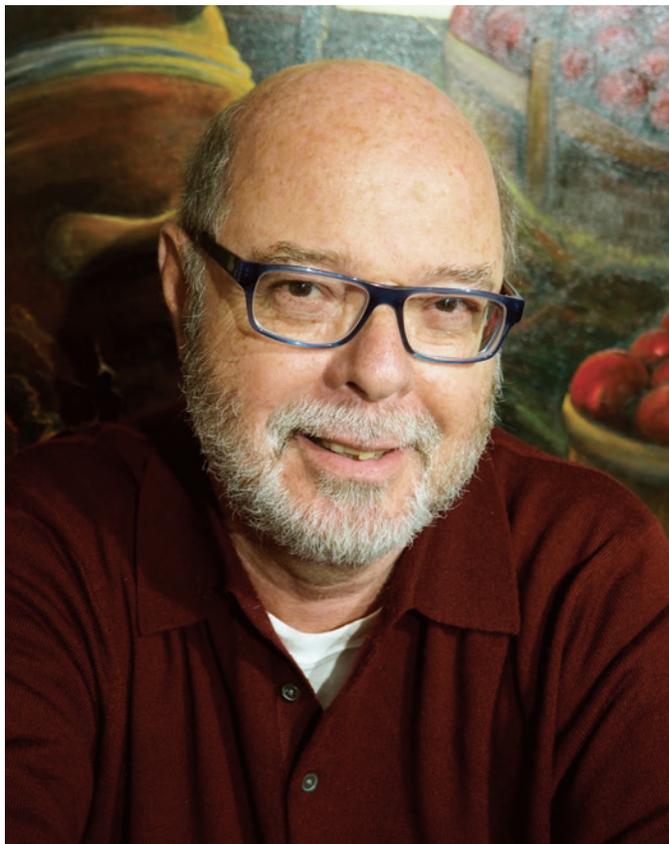
L'acronyme LGBT est couramment utilisé pour désigner les lesbiennes, les gais, les personnes bisexuelles et les personnes trans; pour inclure aussi les gens queer, intersexe, bispirituels, et asexuels, on écrit parfois LGBTQIA2S. Je m'en tiendrai, dans ce texte, à l'acronyme LGBT+.

On m'a peut-être invité à écrire le présent article parce que je suis le premier francophone en Ontario à avoir publié un livre entièrement homosexuel, sans pseudonyme; il s'agit d'un journal de ma sortie du placard: *Propos pour une libération (homo)sexuelle* (Aurore, 1976). L'année précédente, les Éditions Prise de parole, à Sudbury, avaient cependant déjà fait paraître *Hermaphrodismes*, sous le pseudonyme de Tristan Lafleur. On sait maintenant qu'il s'agit d'un ouvrage gai du jésuite Fernand Dorais et que le livre n'a pas été mis en circulation parce que la communauté a acheté et détruit tous les exemplaires.

Dix ans plus tard, la revue *Rauque* (Prise de parole) est consacrée à l'écriture des femmes et plus d'un texte évoque des relations lesbiennes qui, cette fois, ne se cachent pas derrière un nom de plume. La réalité lesbienne semble mieux passer la rampe que l'homoérotisme au masculin. L'éditeur n'est pas encore prêt à publier des textes carrément gais, mais cela semble moins osé en dramaturgie.

Le Nordir devient le premier éditeur francophone à mettre sur le marché un ouvrage carrément et exclusivement homoérotique

Une mise en lecture de la pièce *Tourist Room Vacancy* d'Yves-Gérard Benoit est en effet présentée le 2 juin 1986. Bob dit à son amant Ben, un ancien prostitué, que son amour le rendait fou, même s'il n'y a pas de place sur la Main à Sudbury pour la sensiblerie. Benoit signe aussi *La Ville qui tue*, une autre pièce où il est question de prostitution masculine, de bars gais, d'amour interdit; la pièce est mise en lecture le 13 juin 1992. L'année suivante, Bruno Gaudette décrit le *coming out* de Patrice dans *Le Ménage du printemps*. Toutes ces mises en lecture ont lieu au Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury; aucun texte n'a été publié.



Paul-François Sylvestre
Photo : Nancy Vickers

André Perrier, pour sa part, a écrit et mis en scène *Signal d'alarme* (Outaouais, 1991), où un skinhead est en confrontation avec un homosexuel qui est passé par les camps de concentration nazis. Mireille Francœur, quant à elle, donne la parole à une femme qui quitte son mari pour aller vivre avec une autre femme, dans la mise en lecture de la pièce *À suivre...* au Théâtre La Catapulte (1997).

Côté roman, les premiers ouvrages d'Alain Bernard Marchand passent presque inaperçus en Ontario français. Il publie *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés* et *L'Homme qui pleure* aux Herbes rouges (à Montréal), respectivement en 1992 et 1995. Ces deux romans déploient toutes les facettes du discours amoureux et érotique avec une rare puissance d'évocation. Auraient-ils trouvé preneur chez des éditeurs franco-ontariens? Sans doute, car le déblayage des années 1980 avait maintenant fait son œuvre et les risques demeuraient moins élevés.

En Ontario, c'est Le Nordir qui devient le premier éditeur francophone à mettre sur le marché un ouvrage carrément et exclusivement homoérotique, mon roman *Le Mal aimé*, paru en 1994. La même année, *Prise de parole* publie deux recueils où le

dire homosexuel ou lesbien est évident : dans *La force de la terre reconnaît l'homme à sa démarche*, le poète Robbert Fortin décrit « le fruit dur » de son partenaire, et dans *au sud de tes yeux*, Yolande Jimenez glisse la main sous la jupe de sa partenaire. À partir de ce moment-là, plusieurs tronçons s'ouvrent et la route de la littérature LGBT+ est désormais bien pavée.

Toujours en 1994, les Éditions Leméac publient à Montréal le roman *Minuit, chrétiens* de Jean Éthier-Blais, qui raconte avec circonspection l'histoire d'un père de famille épris du fils du voisin. L'année suivante, deux parutions chez des éditeurs franco-ontariens enrichissent le corpus littéraire LGBT+. Les Éditions du GREF publient le recueil de poésie *hivernale*, de Nathalie Stephens, et Le Nordir fait paraître un récit de Gaston Tremblay, *Souvenir de Daniel*, qui n'est pas sans évoquer son amour pour André Paiement. Puis en 1996, les Éditions Trois (à Montréal) lancent *Le Pied de Sappho*, conte érotique publié sous le pseudonyme d'Anne Claire, alias Nancy Vickers (Prix Trillium). Enfin, au printemps 1997, la première livraison de la revue *Virages* inclut un texte homoérotique d'Alain Bernard Marchand.

« C'est bien beau de vibrer à l'appel de la race ou encore à la détresse et à l'enchantement, mais vient un moment où un homosexuel souhaite se reconnaître dans ce qu'il lit. »

Paul-François SYLVESTRE
Homosecret, Le Nordir, 1997

Du côté des livres pour la jeunesse, il semble n'y avoir qu'un seul ouvrage au menu, soit *Deux garçons et un secret* d'Andrée Poulin (La Bagnole, 2016). Le mariage entre personnes de même sexe y est abordé avec tact et finesse.

Ma recherche ne se veut pas exhaustive, mais elle démontre que, au début des années 2000, les écrivains francophones de l'Ontario ont moins tendance à miser carrément sur un dire aussi spécifique que celui de la réalité LGBT+. Cette dernière devient plus discrète, plus subtile, comme dans *Le projet Turandot* de Marc LeMyre, qui aborde la bisexualité (théâtre La Catapulte, 2001) et dans *Le dire de Di*, pièce de théâtre de Michel Ouellette (Prise de parole, 2018), où les désirs et les secrets d'une femme reposent sur un fragile équilibre.



Photo : Ginny

Les Éditions David font un peu exception à cette tendance en publiant *Mépapasonlà* d'Alain Pierre Boisvert (2016), où il est question de l'adoption d'un enfant par un couple homosexuel, et *XieXie* de Michelle Deshaies (2018), où une femme offre son corps et au mari et à l'épouse. Pierre-Luc Landry travaille, pour sa part, à un recueil de nouvelles dont la thématique est le sexe entre hommes; il a déjà fait paraître « Playlist : tomber amoureux de tous les gars qui existent – même dans les livres » (collectif *Pulpe*, 2017).

Je crois que, à l'avenir, la diversité sexuelle va continuer de se manifester dans les lettres franco-ontariennes, mais elle fera davantage partie du paysage que de l'avant-scène puisque les auteurs LGBT+ cherchent d'abord et avant tout à rejoindre un vaste public. En Ontario français, on est encore loin d'un cours universitaire sur la littérature queer, comme c'est le cas à l'Université de Western Ontario (London) depuis janvier 2018; le professeur Chris Roulston analyse comment le désir queer se pense dans la littérature française, du dix-neuvième siècle à l'ère contemporaine.

À la recherche d'une littérature autochtone franco-ontarienne

par Sylvie Bérard

Réflexion sur une intersection difficile

Les identités francophones et autochtones semblent souvent se tenir à l'écart l'une de l'autre en Ontario. Faites le test et combinez les mots « autochtone » (ou « métis »), « francophone » et « Ontario » dans un moteur de recherche: vous verrez que la récolte n'est ni copieuse ni très éclairante. Existe-t-il même des Autochtones francophones en Ontario? peut-on se demander de l'extérieur. La question, a priori, semble contenir une contradiction historique et politique. Comme le souligne Maurizio Gatti dans son essai *Être écrivain amérindien au Québec*¹, pour les Autochtones, le français apparaît souvent comme une langue véhiculaire, un compromis volontaire (pour être compris de la majorité) ou conditionné par la langue apprise à l'école. En Ontario, c'est l'anglais qui est, au mieux, la langue véhiculaire pour beaucoup de francophones. Comment imaginer alors, si l'identité francophone n'est pas immédiatement associée aux identités autochtones, qu'une personne métisse ou des Premières Nations vivant en Ontario ait conservé le français comme langue maternelle, voire l'ait acquis comme langue d'usage? Pourquoi choisirait-elle le français comme langue d'écriture plutôt que l'anishinaabemowin, par exemple ou, à défaut, l'anglais, langue de la majorité de l'Ontario, du Canada et de l'Amérique du Nord?

S'il existe une identité à la croisée de la francophonie et de l'autochtonie ontariennes, il s'agit d'une identité de l'exiguïté, pour paraphraser le terme consacré par François Paré² à propos de la littérature franco-ontarienne et repris par Isabelle Saint-Amand³ à propos des littératures autochtones. Une section de l'Enquête nationale sur les ménages⁴ donne un aperçu des proportions: des 574 240 personnes ayant déclaré le français comme l'une de leurs premières langues en Ontario, 7 315 ont dit être issues des Premières Nations et 14 775 se sont dites métis. « Les Métis de langue française représentent ainsi 2,6 % des francophones de la province », affirme Robert Papen. Cela permet de conclure deux choses: qu'il s'agit effectivement d'une petite minorité dans la minorité, mais que c'est aussi une minorité invisible parmi une autre minorité (parfois) inaudible.

La littérature autochtone franco-ontarienne se situerait donc là, dans ces statistiques: il s'agirait d'une littérature issue de ces quelque 20 000 personnes qu'on ne voit pas, et peut-être de



Sylvie Bérard
Photo: Suzanne Grenier

quelques autres qui ne s'autodéclarent pas. On sait, en tout cas, qu'il y a une histoire orale métisse francophone en Ontario, issue de la culture des « voyageurs » qui étaient en fait les descendant-e-s d'unions mixtes entre hommes blancs et femmes huronnes ou algonquines à l'époque des postes de traite des Pays-d'en-haut. Dans *Les voyageurs et la colonisation de Pénétanguishene, 1825-1871: la colonisation française en Huronie*⁶, Micheline Marchand décrit bien l'évolution des populations francophones métissées dans la région. Elle évoque aussi le conte « Le loup de Lafontaine⁷ » du curé Thomas Marchildon (1955), qui propose une représentation allégorique des divers groupes francophones sur le territoire, dont les métis, qui doivent s'unir contre un ennemi commun, le loup.

¹ Maurizio Gatti. 2006. *Être écrivain amérindien au Québec*. Montréal: Hurtubise HMH.

² François Paré. 2001 [1992]. *Les Littératures de l'exiguïté*. Ottawa: Le Nordir.

³ Isabelle Saint-Amand. 2010. « Discours critiques pour l'étude de la littérature autochtone dans l'espace francophone du Québec. » *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, juin, 30-52.

⁴ Statistiques Canada. 2016. *Série « Perspective géographique » de l'ENM*. Ottawa. www12.statcan.gc.ca.

⁵ Robert Papen. 2017. « Une communauté métisse francophone en Ontario: lubie ou réalité? » *Revue du Nouvel-Ontario*, 53-109.

⁶ Micheline Marchand. 1989. *Les voyageurs et la colonisation de Pénétanguishene, 1825-1871: la colonisation française en Huronie*. Sudbury: Société historique du Nouvel-Ontario.

⁷ Thomas Marchildon. s.d. « Légende du loup de Lafontaine. » *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*. www.ameriquefrancaise.org.

C'est donc une littérature qui remonterait à loin, mais qui serait issue d'une culture qui s'est en partie diluée dans la masse anglophone blanche dominante sous l'effet de la seconde colonisation, la britannique.

Il pourrait être tentant de chercher une identité métisse dans le métissage que les études existantes repèrent dans la littérature franco-ontarienne. Cependant, quand on y regarde de plus près, on constate que ce métissage touche surtout les rencontres de l'anglais et du français et fait abstraction des identités autochtones, ou alors celles-ci n'ont dans les œuvres qu'une fonction allégorique, comme dans *L'Obomsawin* de Daniel Poliquin⁸. La culture métisse est cependant bel et bien présente dans la tradition orale, par

Lorsqu'on parle de littérature autochtone en Ontario français, il est question le plus souvent de littérature métisse produite par des écrivain·e·s se réclamant de cette identité.

exemple, dans les récits du conteur Basile J. Dorion⁹, originaire de Lafontaine, ou dans ceux du crieur et conteur Daniel Richer¹⁰, dont la mère est abénakise et le père, franco-ontarien. Un autre pan des cultures métisses se retrouve aussi dans les histoires des Est-Ontariennes Carole Pagé¹¹ et Cécile Boudreau-Pagé¹², dont l'ascendance autochtone vient cependant des Maritimes plutôt que des Grands Lacs. Dans la littérature franco-ontarienne, si l'on cherche un peu, on trouve quelques auteur·e·s qui se réclament d'une identité métisse ou autochtone. On pourrait penser au poète Pascal Sabourin, qui publie aux Éditions des Plaines (voir

entre autres son recueil *Suite en sol indien*¹³) mais se définit comme Franco-Ontarien et Métis, ou à Micheline Marchand, dont les ancêtres sont Hurons, et qui est l'auteur du roman pour la jeunesse *Une aventure au pays des Ouendats*¹⁴ et, plus récemment, du roman pour adultes *Sur les berges de l'infini*¹⁵. À cette liste, il faudrait peut-être ajouter, à titre honorifique, Tomson Highway: bien que l'auteur cri publie principalement en anglais, il n'est jamais bien loin des productions franco-ontariennes de ses pièces, comme en témoigne en particulier *Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo*¹⁶, traduction de *The (Post) Mistress* faite par l'auteur en collaboration avec Raymond Lalonde.

Ce survol montre quelques-unes des difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on essaie d'élaborer un corpus autochtone franco-ontarien. D'abord, pour des raisons démographiques et historiques, les auteur·e·s sont tout de même peu nombreux·ses. En raison des politiques et de la sociolinguistique de l'Ontario, ces auteur·e·s sont aussi souvent invisibles/inaudibles, que ce soit dans les anthologies littéraires ou dans les recensements. Par ailleurs, lorsqu'on parle de littérature autochtone en Ontario français, il est question le plus souvent de littérature métisse produite par des écrivain·e·s se réclamant de cette identité, ce qui peut poser problème sur le plan des strictes définitions canadiennes. Il faut aussi faire attention à ne pas tout mêler et à confondre les thématiques du métissage ou les figures autochtones, présentes dans la littérature franco-ontarienne, et l'identité métisse des textes ou des auteur·e·s.

Professeure à l'Université Trent depuis une quinzaine d'années, j'y enseigne la littérature franco-ontarienne et les littératures autochtones de langue française. C'est cela, entre autres, qui m'a donné envie de réfléchir à la convergence de la francophonie et de l'autochtonie/de la métissité en Ontario. Ce texte est la version condensée d'un article en préparation.

Sylvie Bérard

⁸ Daniel Poliquin. 1987. *L'Obomsawin*. Sudbury: Prise de parole. Également, sur ces questions de métissage littéraire, voir l'article de 2001 de Robert Dickson: «Moi e(s)t l'autre: quelques représentations de mutation identitaire en littérature franco-ontarienne.» *Francophonies d'Amérique*, 77–90.

⁹ Julien Cayouette. 2017. «Deuxième soirée du premier Festival de contes de Sudbury.» *La Voix du Nord*, 5 septembre. www.lavoixdunord.ca.

¹⁰ Chantal Beaupré. 1999. «Le métier de crieur.» *Le grand train de la francophonie*, 28 août. www.snn-rdr.ca.

¹¹ Martin Brunette. 2015. «L'Est ontarien bien présent.» *Le Droit*, 31 juillet. <https://www.ledroit.com>.

¹² «Duo découverte avec Cécile Boudreau-Pagé et le Père Garneau.» *Les dimanches du conte*, 9 novembre 2014. www.dimanchesduconte.com.

¹³ Pascal Sabourin. 1991. *Suite en sol indien*. Saint-Boniface: Éditions des Plaines.

¹⁴ Micheline Marchand. 2003. *Une aventure aux pays des Ouendats*. Ottawa: L'Interligne.

¹⁵ Micheline Marchand. 2012. *Sur les berges de l'infini*. Ottawa: Éditions du Vermillon.

¹⁶ Maud Cucchi. 2012. «Dans les plis du Nouvel Ontario.» *Le Droit*, 12 octobre. www.ledroit.com.

Fiction – Le lauréat



Philippe Simard

Le petit Abram, Éditions L'Interligne

Le petit Abram dévoile l'histoire d'un adolescent de 14 ans dont l'horizon existentiel est bloqué. La guerre, l'ultra-conservatisme et la misère chronique rendent la vie quasi insupportable au village. Surtout, Abram est amoureux de la jeune et jolie Zaéma. Mais sa pauvreté et la force de la tradition leur interdisent un mariage d'amour. Cette situation le révolte à tel point qu'il se résout à partir pour l'Europe. Rêveur, sans expérience du monde hors de son village, Abram aspire à revenir dans son pays avec une voiture neuve, signe tangible de richesse. Or, la route est périlleuse pour qui voyage en solitaire. Il lui faudra franchir le Désert brûlant, la Montagne mythique, traverser la Frontière et la Mer. Cependant, son oncle Moussa voudrait l'amener à se lancer comme

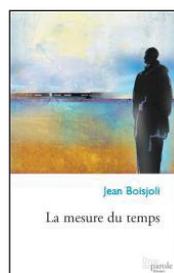
lui dans la Guerre sainte, dans les rangs de l'Armée de Dieu. Il tente de convaincre Abram de renoncer à ses rêves d'amour et de voyage, comme si son destin était plutôt de mourir en martyr.

Philippe Simard est né à Ottawa. Il vit maintenant à Gatineau. Il possède un doctorat en littérature. Il enseigne au Cégep de l'Outaouais. *Le petit Abram* est son premier roman.

Lien de la maison d'édition : www.interligne.ca



Philippe Simard



Finalistes

Jean Boisjoli

La mesure du temps, Éditions Prise de parole

Bernard, un homme du monde dans la soixantaine, retourne à Saint-Boniface pour renouer avec ses origines. Accompagné de Marjolaine – une jeune femme qui a été sa protégée –, il arpente la ville sur les traces des lieux, des êtres et des événements qui ont marqué son enfance singulière. Au fil des récits qui ponctuent leur parcours, ils croisent notamment la petite rivière Seine, le lac Winnipeg, Gabrielle Roy, Louis Riel, un shérif acadien, la reine Elizabeth II, un jésuite bien particulier, Salinger, Malraux, Dostoïevski... ainsi que des castors. Bernard se laisse progressivement aller à des confidences qui le révèlent, aux yeux de Marjolaine, sous un jour nouveau. Roman imagé aux accents poétiques, *La mesure du temps* effectue une plongée saisissante dans la psyché humaine.

Lien de la maison d'édition : www.prisedeparole.ca

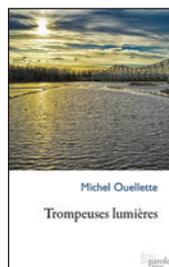


Éric Mathieu

Les suicidés d'Eau-Claire, Éditions La Mèche

Le 22 décembre 1992, Alain Walter, notaire à Metz, donne l'alerte : sa cousine Camille Corbin lui annonce par courrier recommandé son suicide ainsi que ceux de son mari Jean-Renaud et de leur fille Sybille. À la suite d'un long séjour à l'étranger, la mystérieuse famille Corbin, de retour à Eau-Claire, est confrontée à sa propre aliénation et sombre peu à peu dans la déchéance. Face à un monde terne et réfractaire, les Corbin plongent dans le malheur, au bout duquel ils retrouveront peut-être la grâce...

Lien de la maison d'édition : www.lameche.groupecourteechelle.com



Michel Ouellette

Trompeuses lumières, Éditions Prise de parole

Trompeuses lumières est une histoire dans une histoire. Celle d'un homme surnommé Batman qui tente de raconter une histoire de son enfance, dans laquelle un homme mort et enterré serait revenu à la vie. Cet homme, surnommé Lazarus, est un phénomène de la nature : son corps s'est régénéré. Dans son village du nord ontarien, aphasique et amnésique, Lazarus tente de reconstruire son identité avec l'aide d'une policière, Houda Kahina. Cette dernière fera la rencontre des personnes liées à l'histoire de cet homme mystérieux ; en filigrane se dessine le portrait d'un village. Ce roman polymorphe et non linéaire navigue à la frontière de la réalité et de la fiction.

Lien de la maison d'édition : www.prisedeparole.ca



Nancy Vickers

Maldoror, Éditions David

À Maldoror, village intemporel, Vanessa, artiste peintre ésotérique, vit avec sa fille Immaculée, ses chats, son chien et Ébène, un corbeau empaillé. Son amie, Séverine, mystérieusement disparue, la hante. Un soir, apprenant que le musicien Vlad Vamberger, mondialement connu, offre un concert à Maldoror, Immaculée décide d'y assister. Bouleversée par son talent et sa troublante personnalité, elle se donnera à lui et, au prix de sa vie, mettra au monde des jumeaux, un garçon et une fille, Océan et Trinité. Après sa mort, Vlad repartira en tournée, confiant ses deux enfants à Vanessa et à ses nourrices. Les jumeaux apprendront à vivre dans cette étrange maison où les toiles accrochées au mur bougent sans cesse et s'acharnent à rappeler la présence de Séverine.

Lien de la maison d'édition : www.editionsdavid.com

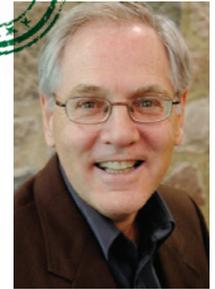
Poésie – Le lauréat



Jacques Gauthier

Un souffle de fin silence, Éditions Le Noroit (lauréat)

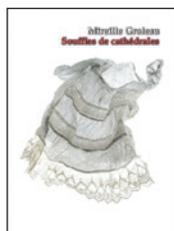
Avec *Un souffle de fin silence*, Jacques Gauthier confie son recueil le plus personnel. L'auteur rappelle l'enfance avec sa part irréductible d'âme, évoque la quête spirituelle qui s'enracine dans le désir de vivre et l'apprentissage de la mort. Tout n'est qu'enfance et renaissance dans ce texte intime aux émotions complexes où le tragique de la souffrance côtoie la beauté d'un amour qui espère tout. Entre l'enracinement et l'effacement, les mots jaillissent du silence et y retournent avec ceux d'amis-poètes comme Jean de la Croix, Saint-Denys Garneau, Leonard Cohen. L'auteur réussit son pari de rendre signifiante une foi mystique dans le monde contemporain.



Jacques Gauthier

Professeur à l'université Saint-Paul d'Ottawa pendant vingt ans et rédacteur aux Éditions Novalis, Jacques Gauthier se consacre maintenant à l'écriture et donne des conférences autant en France qu'au Québec. Il a collaboré à l'émission télévisée *Le Jour du Seigneur* de Radio Canada. Spécialiste du poète Patrice de La Tour du Pin et de Thérèse de Lisieux, il a rédigé sa thèse de doctorat en 1987 à l'université Laval sur la théopoésie de Patrice de La Tour du Pin. Poète et essayiste, il a publié soixante-dix livres, parmi lesquels plusieurs sont édités en France et traduits en diverses langues. Il a remporté quelques prix littéraires pour ses recueils de poèmes.

Lien de la maison d'édition : www.test.lenoroit.com/wordpress/



Finalistes

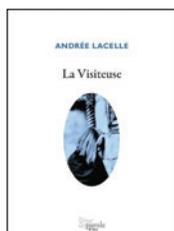
Mireille Groleau

Souffles de cathédrales, Éditions L'Interligne

Souffles de cathédrales représente la tragédie secrète d'une narratrice qui retourne, par les chemins de l'Enfance, vers sa mère qui se meurt d'un cancer, de même que la nécessité de régler

son compte à l'ensemble des conditions géopolitiques qu'a subi sa communauté linguistique. *Souffles de cathédrales* illustre à la fois une réconciliation intérieure avec les sources de l'Amour et une affirmation de la volonté de vivre.

Lien de la maison d'édition : www.interligne.ca



Andrée Lacelle

La visiteuse, Éditions Prise de parole

Deux mains ouvertes, prêtes à l'accueil. La visiteuse, paumes tournées vers le ciel, donne et reçoit dans un même mouvement, en attente d'une rencontre qui est surtout une découverte. Ici s'amorce l'errance, un chemin qui se dessine en silence et qui mène à l'autre, à soi. Entre un

temps ouvert et un espace élastique, lieu de passage, la voix poétique espère un possible commencement. À travers les questionnements, une sérénité et une candeur, de celles qui se cueillent dans le regard d'un enfant.

Lien de la maison d'édition : www.prisedeparole.ca



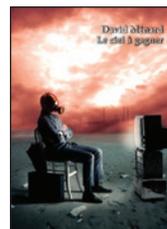
Clara Lagacé

En cale sèche, Éditions David (lauréate du prix littéraire Jacques-Poirier 2018)

Des débuts sereins sur l'esplanade sablonneuse d'une marina à l'égarément présent, beaucoup plus solitaire, dans son édifice de béton qui la supporte mal, la poète d'*En cale sèche* s'interroge sur sa propre dérive et sur celle du monde qui l'entoure. Ce recueil met en mot ce qui l'enrage et ce qui l'émeut, ce qui la touche et ce qui

l'excite. Explorer les origines, observer les « risques d'échouement », apprivoiser l'arrivée à l'âge adulte, voilà ce qu'entreprend avec brio cette nouvelle voix en poésie.

Lien de la maison d'édition : www.editionsdavid.com



David Ménard

Le ciel à gagner, Éditions L'Interligne

Le ciel à gagner est une oeuvre qui se situe entre le roman et la poésie en prose, qui met en évidence l'existence de nos contemporains captifs d'une vie professionnelle routinière jusqu'à l'absurdité. Ainsi, les personnages, dont les ambitions de carrière et les rêves ont été déçus, sombrent-ils

dans une espèce de léthargie morale, se laissent-ils envahir par le désenchantement. Seul, peut-être, le regard tendre du narrateur peut-il les élever au-dessus du cycle infernal dont ils sont prisonniers.

David Ménard, originaire de Green Valley, village de l'Est ontarien, titulaire d'une maîtrise en lettres françaises, obtenue à l'Université d'Ottawa, a publié un roman, *Nous aurons vécu nous non plus*, et un recueil de poésie, *Neuvaines*, aux Éditions L'Interligne. Son recueil, lauréat du Prix de poésie Trillium 2016, a fait l'objet d'une adaptation théâtrale par le Théâtre du Trillium.

Lien de la maison d'édition : www.interligne.ca



Jeunesse – Le lauréat

Paul Roux
Gladiateurs virtuels, Éditions Bayard Canada

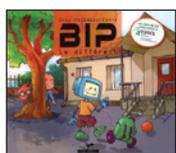
La vie de Marcus Chevalier change le jour où il s'inscrit au jeu de défis Altius. Sous le pseudo de Spartacus2908, il devient gladiateur virtuel. En réalisant les épreuves qu'on lui impose, il s'affirme et prend de l'assurance. Sur le Web, on acclame ses exploits et on admire son courage. L'anonyme et réservé Marcus devient progressivement le puissant et célèbre Spartacus2908. Rien ne semble pouvoir arrêter son ascension. Mais jusqu'où ira-t-il pour décrocher le gros lot de 10 000 \$?

Paul Roux est né à Marseille où il a étudié à l'École d'art et d'architecture. Au Québec, il a obtenu un baccalauréat en arts plastiques de l'Université du Québec à Hull. Depuis 1981, Paul Roux travaille dans les domaines de l'illustration, de la bande dessinée, de la caricature et du design graphique. Il publie à titre d'illustrateur et d'auteur chez divers éditeurs québécois, ontariens et français, tout en collaborant à des journaux et revues.

Lien de la maison d'édition : www.bayardcanada.ca



Paul Roux



Kan-J, Éric Péladeau
Bip le différent, Éditions Vents d'ouest

Bip est un garçon brillant. Il adore s'amuser, rire et apprendre comme bien d'autres enfants. Il a tout de même quelque chose d'un peu différent. Bip est un robot! Un robot de cinq ans. Aujourd'hui, c'est un grand jour. Un jour, qu'il attend depuis son activation. Il entre enfin à l'école, son processeur bourdonne de palpitations.

Kan-J est né en septembre 1975 en Belgique et vit actuellement au Canada. Menuisier de formation, il se passionne très tôt pour le dessin qu'il apprend en autodidacte.

Lien de la maison d'édition : www.ventsdouest.ca

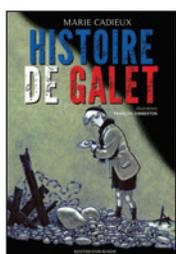


Mariette Thérberge
Mon frère est une fille, Éditions Vents d'ouest

Marjorie a toujours su que son frère Oli se conçoit comme une fille, même s'il a un corps de garçon. A son arrivée en maternelle, la situation se complique. Un jour, lorsque Marjorie arrive à la garderie, Oli est habillée en princesse et affirme que cette robe magique l'a libérée. Dès lors, elle refuse de continuer de faire semblant d'être un garçon. Cette transformation bouleverse l'équilibre de la famille et chamboule les relations.

Avec son premier roman pour la jeunesse, Mariette Thérberge aborde avec une grande délicatesse le thème des enfants transgenres.

Lien de la maison d'édition : www.ventsdouest.ca



Prix Champlain – Les lauréats

François Dimberton, Marie Cadieux
Histoire de galet, Bouton d'or Acadie

Martin est un adolescent normal vivant à Dieppe. Mais la guerre fait rage et son pays, la France, est occupé par les Nazis. La cohabitation est difficile et les conditions de vie, précaires. Logé chez Madame Agnès, une vieille dame débrouillarde et dégourdie, Martin sera entraîné malgré lui dans le terrible second conflit mondial et fera une rencontre qui bouleversera sa vie...

Lien de la maison d'édition : www.boutondoracadie.com



Marie Cadieux



François Dimberton



Finalistes

Magali Ben, Michel Thériault
Ils sont..., Bouton d'or Acadie

Les couples de même sexe ne furent pas toujours bien acceptés dans la société, mais l'amour et la beauté triomphent toujours! Deux garçons sont amis, deux garçons vieillissent ensemble, deux vieux messieurs sont... amoureux!

Lien de la maison d'édition : www.boutondoracadie.com



Alain Cavenne
Madame Adina, Éditions L'Interligne

Madame Adina, une dame d'un certain âge, est emmenée en ambulance. De jeunes voisins, Fannie et Cyril, observent la scène en curieux. Plus tard, les enfants apprennent que Mme Adina a été victime d'une agression. Ils s'offrent pour s'occuper de ses chats pendant son absence. En entrant chez elle, ils constatent que l'appartement a été saccagé. Au fil des jours, ils découvrent peu à peu chez leur voisine des aspects de son passé que personne ne soupçonnait.

Lien de la maison d'édition : www.interligne.ca

Sur les rues
Rideau
et King Edward
ils épongent
leurs peines
d'amour.

Un peu de
morphine
d'héroïne
de cocaïne

pour colmater
l'adrénaline
de l'amour.

24 heures sur 24
tous les stupéfiants
sont nécessaires
à l'oubli.

Where's the nearest
24 hours Drug Store
Ma'am ?

Et je reste là
à siroter
ce spectacle
à la recherche
de mes
maux...

*

le boucher
franco-ontarien
du Marché By
me dit si souvent

Hello Love!

...

Why, isn't it
the love of my life?

...

en me remettant
ma viande hachée...
mes cubes de bœuf...

dans les deux yeux...
dans les deux mains...
dans le ventre...

that I'm starting
to believe
it's true.

Véronique Sylvain

Une lectrice de trop

Martine se faufile dans une rame de métro déjà bondée à Pie-IX, heure de pointe oblige à Montréal comme ailleurs. Après un moment, le manège d'une brunette incapable de se concentrer sur l'ouvrage tenu en mains attire son attention.

Elle jette des regards furtifs à ses voisins immédiats. Celui de droite feuillette un magazine. La voyageuse allonge le cou pour essayer de se faire une idée des articles. Quelques minutes après, l'air satisfait, elle se tourne vers celui de gauche perdu dans un roman. Elle penche la tête de côté, tente de déchiffrer le titre sans y parvenir. Elle réfléchit un instant et se demande, peut-être : quelle importance après tout ? Mais non, la voici qui récidive. Elle pointe le menton vers l'épaule de son compagnon de trajet, prend

même appui sur lui pour arriver à saisir le titre au haut de la page. L'homme lui jette un bref coup d'œil, sourcils froncés. Elle sourit un peu gênée, baisse la tête et du coup, se rappelle son propre livre.

Elle y revient à regret, on dirait. A la station Berri-UQAM, la passagère de droite descend et presto une autre la remplace, sortant de suite une plaquette d'un fourre-tout bigarré. Nullement repentie, notre brunette reprend sa quête, l'œil allumé.

Martine change de ligne à Lionel-Groulx, persuadée que les obsessions de nos semblables ne sont pas toujours celles qu'on pense.

Elsie Suréna

2 + 2 = 3

ils sont un
ils sont deux
ils font l'amour tous les jours
et ils sont heureux
ils fêtent la Saint-Jean
allument des feux sur la plage
portent les couleurs des Canadiens
jouent aux cartes le samedi soir
et font des bébés

ils sont trois
ils sont quatre
(ça fait cinq avec le chien)
ils changent des couches pis donnent des bains
assistent au défilé du Père Noël
mangent des glaces au chocolat
vont au zoo en attendant d'aller à Walt Disney
ils font l'amour une fois par semaine

et c'est la garderie, la maternelle
la game de soccer, les cours de piscine
le boulot, les devoirs
l'épicerie, le gâteau d'anniversaire
le rhume, les poux
les chicanes, la routine
ils font l'amour parfois une fois par mois

ils sont un
ils sont trois
une semaine sur deux

Diane Descôteaux

Haïku

sa robe fourreau
sur ses rondeurs féminines
presque une autre peau

lune orange pâle –
bêtement dans le radar
sous tension du mâle

Diane Descôteaux

**Du 21 au 23
septembre 2018
à La Nouvelle Scène
Gilles Desjardins**



**Aux
Feuilles
vives,
nos auteurs
affichent
leurs...**

COULEURS



**Pour info : 613.745.2322 | info@theatreaction.ca
theatreaction.ca/Programmation >> **Les Feuilles vives****



**ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO**
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Financé par le
gouvernement
du Canada



Ontario
Trillium
Foundation



Fondation
Trillium
de l'Ontario

An agency of the Government of Ontario
Un organisme du gouvernement de l'Ontario